

Recueil du 3e concours de Nouvelles de Boé

« Au lieu dit La
tour Lacassagne à
Boé, le parquet de
maison de Garonne
se remplit d'eau... »

2023

Édito

Le succès se confirme pour le concours de nouvelles de la ville de Boé. Du Lot-et-Garonne, des départements limitrophes, plus de 120 auteurs y ont participé depuis son lancement.

Cette initiative est à mettre à l'actif de l'équipe de la Médiathèque Municipale Camille Ripoll et de la commission culture présidée par mon adjoint Daniel Panteix.

Le jury très diversifié a longuement délibéré autour des vingt-deux beaux textes retenus. C'est lors du 2e forum littéraire « Les marque-pages de Boé » du dimanche 29 janvier que le palmarès est dévoilé.

Je tiens à remercier chacun des participants ainsi que toutes les personnes qui s'associent à ce beau projet d'écriture.

Je vous laisse découvrir les dix nouvelles sélectionnées,

Bonne lecture à tous,

**Pascale Luguet
Maire de Boé**



Palmarès du 3e concours de nouvelles de Boé

1er Prix : Le gué de Lécussan - Luc Wagon (Agen)

2e Prix : A s'y méprendre - Émilie Bourdenx (Boé)

3e Prix : Chambre 442 - Albert Touitou (Saint Hilaire de Lusignan)

Ont également été sélectionnés par le jury pour être publiés dans le recueil du concours.

- *Eaux troubles* - Jean-Francis Lefort (*Laplume*)
- *La tour du Juste* - Lucie Delvert (*Marcellus*)
- *Ce dimanche-là* - Dorine Monamy (*Le Passage d'Agen*)
- *BOnum Ex malo non fit* - Vincent Sacau (*Le Passage d'Agen*)
- *Un si petit bout de papier* - Agnès Déjean (*Marmande*)
- *L'aloise d'or* - Lionel Reus (*Lafox*)
- *Parti dans l'espace intersidéral* - Daniel Mazats (*Boé*)

« Le gué de Lécussan »

Luc Wagon

À la télé, Évelyne, d'habitude si sûre d'elle, avait annoncé une météo incertaine, pas de quoi décourager Forest, car c'est comme ça que me surnomment affectueusement mes enfants depuis que je me suis mis à marcher, rapport au film, Forest Gump. L'incertitude n'étant pas un motif suffisant pour me décourager, je partais donc comme à l'accoutumée pour ma ballade quotidienne qui me mènerait sur les bords de Garonne. Mes pieds, mes mollets et mes cuisses ressentaient les effets des dix kilomètres déjà avalés, mais je m'étais mentalement programmé pour une pause au quinzième. Le ciel déjà passablement chargé, s'était progressivement alourdi, la lumière encore vive il y a une heure s'était affaiblie, une brise humide soufflait et rafraîchissait mes jambes nues et endolories, les prémisses d'une averse...

La pluie débute sournoisement par quelques gouttes rafraîchissantes qui deviennent rapidement une douche légère puis, elle s'amplifie. Il pleut maintenant à seaux, il est temps de trouver un refuge avant que ne se déclenche le déluge. Des grêlons chassent désormais cette pluie torrentielle et viennent mitrailler la cible constituée par le cercle de ma calvitie au sommet de mon crâne. Je ne marche plus depuis un moment, je cours le plus vite possible vers cette bâtisse surmontée d'une tour carrée, plantée au milieu des champs, un peu délabrée peut-être, mais qui constituera un abri idéal dans l'attente d'une accalmie. À Boé, je ne suis plus très loin de chez moi, seulement quelques kilomètres. La maison au fur et à mesure de mon approche révèle une partie de son mystère, dévoilant ses murs abîmés par le temps. Ces murs ont une âme et je me plaît à imaginer quelles histoires ils ont pu abriter

dans les couloirs du temps. Pourtant, dans l'immédiat, ma préoccupation reste d'entrer au plus vite dans cet abri providentiel, ce qu'une épaule solide et déterminée m'autorise en brisant la résistance de la porte en bois, soudée par les années au seuil en pierre sur laquelle elle repose. Mon élan m'emporta et fut brutalement (très brutalement !) stoppé par une poutre ennemie de mon crâne...

Encore un peu étourdi, je réajustais ma fraise et mon pourpoint en me disant que l'attente est le sel de l'amour, pour me convaincre que mon impatience serait largement récompensée par la chaleur de nos retrouvailles. J'étais encore éreinté par ma chevauchée au grand galop juste entrecoupée par quelques pauses pour que ma fière monture blanche puisse reprendre son souffle et ainsi me mener à bon port. Les dix lieues qui séparent mon Nérac dans mes terres d'Albret et les abords de la tranquille bourgade agenaise furent avalées en moins de deux heures et le quart d'écu glissé dans la main du passeur de Lécussan me permit de gagner rapidement la rive droite du fleuve vers ma destination finale. Je conservais précieusement dans ma bourse un deuxième quart d'écu pour m'assurer le péage retour.

En chemin, mon humeur guillerette m'avait chauffé le cœur et je m'étais tout de même laissé aller à un instant de contemplation en découvrant la vue sur la vallée de la Garonne dans les collines de Moncaut. Moi, le béarnais, avait été conquis par la beauté de ces terres gasconnes, par ces monts et ces vaux, son gouleyant vin de Nérac, sang des vignes de Buzet, ses terres de chasse où les lièvres, faisans, perdreaux ou autres ortolans pullulent...et ses accortes jouvencelles... c'est bien l'une d'entre elles qui me tourmente aujourd'hui, mon penchant prononcé pour cette petite roturière est par malheur peu apprécié par ma cour et par ailleurs peu compatible avec la rigueur enseignée par ma foi protestante abjurée pour raison d'État . Mais en ce jour, au diable les réformistes et les papistes, j'ai décidé de laisser place aux douceurs des amours interdites. He quoi donc, nous n'en sommes

pas encore aux accordailles, ne suis-je point marié avec Margot ? Mon discret ami, Ducros de La Cassagne, complice de mes infidélités, mais bénéficiant en retour des largesses liées à mon pouvoir, m'a aimablement baillé sa modeste demeure, l'ayant lui-même abandonnée quelques jours pour rendre visite à sa famille en Languedoc. C'est donc ici, à l'abri des regards et des rumeurs de cour que nous nous retrouvons ce jour Fleurette et moi.

Je m'étais levé dès potron-minet pour ne point rater ma mise en scène et assurer les préparatifs de cette journée que je souhaitais mémorable. Le billet que je lui avais transmis par le truchement de mon fidèle valet lui mandait expressément de venir me rejoindre en ce lieu et pour se faire, je mettais à sa disposition un équipage, voiture, chevaux et cocher.

C'est au mitan du jour que j'entendis le brouhaha produit par les sabots des quatre chevaux et celui des roues cerclées de fer écrasant le gravier du chemin qui menait à la tour. Mon cœur de trente-quatre ans n'en avait plus que vingt, je retrouvais les premiers émois de mon adolescence, un démon de midi qui se réveillait avant l'heure et justement midi était réellement tout proche. Je n'attendis pas qu'elle frappe à l'huis, que j'ouvrerais en même temps que mes bras et l'enserrais dans une étreinte prometteuse. Mais l'heure n'était pas encore à la gaudriole, ma conception de l'épicurisme ne pouvait s'entendre sans une bonne chère et quelques délicieux breuvages. C'est Justine, cuisinière émérite de céans, qui nous avait préparé cette collation, du vin, rouge, de la couleur de mes pommettes une fois rassasié et un certain nombre de plats dont je vous passerais l'énumération, mais dont l'opulence ne manqua pas d'épater ma Fleurette. Elle se mit donc à les compter et, en souriant, je laissais compter Fleurette.

En guise de mise en bouche, je servis un verre de vin à mon invitée, puis me servis en second, cette forme de courtoisie donnant une priorité à la gent féminine confirmait à coup sûr que j'avais le verre galant. Sans empressement, nous avons mangé, nous sommes délectés, avons bu certainement un peu plus que de rai-

son et si j'emploie le pluriel pour vous narrer cet épisode, il serait peu honnête que de ne point avouer que mon appétit et ma capacité d'ingurgitation étaient sans commune mesure avec celle de ma belle amante. De ce menu royal que nous avait concocté notre hôte, je me souviendrais longtemps de la saveur simple de ce poulet - plutôt une poule si j'en crois sa tendreté - longuement mijotée et servie dans une sorte de pot. Ce plat fut un des ravissements de ce copieux menu et je m'en viens à espérer qu'un jour chaque Français puisse avoir une poule au pot à son souper.

« Plus on désire une chose, plus elle se fait attendre ». C'est par ce proverbe fort à propos que je décidais de convaincre ma belle de m'accorder le privilège d'une sieste dont la vraie justification ne pouvait se trouver que dans les excès de table, la digestion l'emportant sur la passion, pour un temps du moins. Gageons qu'un petit somme pourra mieux préparer à des ardeurs futures. Je ne tardais pas à rentrer dans un sommeil profond...

Depuis plusieurs heures, la pluie ne cesse de tomber sans discontinue. Dame Garonne en furie saute par-dessus les digues et emporte tout sur son passage. Les champs se sont transformés en vastes étendues lacustres d'où seuls émergent quelques arbres qui cramponnent leurs racines dans la terre gorgée d'eau pour éviter leur chute.

Au lieu dit La tour Lacassagne à Boé, le parquet de maison de Garonne se remplit d'eau. Posé sur mon derrière, le dos contre le mur, la fraîcheur de l'eau pénétrant dans mon pantalon mit fin à mon malaise. Le choc avait provoqué mon évanouissement et la pièce dans laquelle je me trouvais baignait désormais dans dix centimètres d'eau. Pas de quoi paniquer, mais une bonne raison pour me relever, ce que je fis péniblement. D'un pas mal assuré, encore un peu groggy, je m'avancais vers la porte restée grande ouverte. La nature autour de moi était noyée par plusieurs mètres d'eau, la maison était encore préservée pour un temps en raison de sa position surélevée par rapport au fleuve. Le ronronnement d'un moteur attira mon attention, un zodiac s'approchait de moi pour

me sortir du piège dans lequel je m'étais fourré. Les pompiers m'invitèrent à les rejoindre dans leur embarcation et s'enquirent immédiatement de ma santé, ce à quoi je répondais approximativement et avec beaucoup de difficulté. Le gradé, capitaine si j'en crois ses galons, *a priori* médecin, au vu des troubles apparents, entama un questionnement de routine :

« Savez-vous en quelle année nous sommes ?

- 1587 ? Mon interlocuteur marqua un temps de réflexion puis enchaîna,
- Vous connaissez votre nom ?
- Henri ? »

Beaucoup plus tard, je sortais de la salle d'examen IRM indemne de toute affection neurologique, la science avait parlé. C'est à ce moment-là que je me reconnectais définitivement avec la réalité, je m'appelle Antoine, j'ai 63 ans, 2 enfants, une femme, une maison, je suis à la retraite... bref, je suis moi. Je fus ensuite interrompu dans mes pensées par un docteur qui me délivra son diagnostic :

« Ictus amnésique, vous avez perdu la mémoire pendant sept ou huit heures. C'est rare et sans gravité et il n'y a pas non plus de grandes probabilités de récidive. Cette pathologie s'est accompagnée d'une phase de désorientation, de délire, que l'on explique moins bien. Vous pouvez néanmoins rentrer chez vous ».

Trop heureux de regagner mes pénates, je fis le choix de ne pas discuter ce diagnostic clinique sans rapport avec le romantisme de ma rêverie probablement inspirée par mes lectures historiques. Mais diable, que cela m'avait semblé réel ! Arrivé dans le hall de l'hôpital, je décidais de m'offrir un café ou plutôt un ersatz de café, afin d'en finir définitivement avec mon épisode narcoleptique. Machinalement, je glissais ma main dans ma poche à la recherche d'un peu de monnaie pour alimenter le distributeur automatique. Dans le creux de ma main se trouvait une pièce en argent frappée de fleurs de lys, usée et patinée.

Je reconnus un quart d'écu, le prix d'un retour au passage de Lé-cussan...

« À s'y méprendre »

Émilie Bourdenx

Jeudi 14 Août 2025, 17h00

- Oui ma chérie,
- Salut maman, je t'appelle pour te rappeler qu'à partir de ce soir je ne suis plus joignable. Tu te souviens, ce week-end on va au chalet avec les copines. Et là bas, on ne capte rien !
- Ah oui, c'est vrai, je n'aurais pas droit à mon petit coup de fil quotidien ! Sois prudente sur la route et amusez vous bien là-haut ! Gros bisous.
- Bisous maman, à dimanche.

Léa compose ensuite le numéro de Julien afin de lui dire qu'elle va prendre la route. Enfin ce week-end est arrivé, sa virée entre copines, ça fait un moment qu'elle l'attendait. A nous la nature, le calme et les randonnées !

Vendredi 15 Août 2025, midi

Julien part de chez lui pour rejoindre ses potes au snack de Garonne plage. En perspective pique nique sur les transats, après midi farniente et le soir rendez vous à la buvette de la Tour. Ses amis sont déjà là, Julien commande un kebab frites et les rejoint :

- Salut Jules ça va ?, bein t'es pas avec Léa, je l'ai aperçue de loin au snack tout à l'heure, je croyais qu'elle t'attendait ?
- T'as rêvé mon gars, Léa est dans les Pyrénées ce week-end.
- Ah oui c'est vrai, pourtant...
- Tom, je te dis qu'elle est pas là, et puis elle serait venue vous voir ! Bon, j'ai la dalle, laisse-moi profiter de ce merveilleux Kebab. Humm, on n'est pas bien là les gars ?
- Aaah ! t'as raison, bon ap !

La bande d'amis passe une après midi tranquille, ils profitent de la chaleur et du monde venu pour l'occasion.

Cette journée est organisée autour de la jeunesse, une troupe de cirque est installée sur le parvis de la Tour. Jonglerie, acrobaties, spectacles de clown agrémentent cette après midi ensoleillée. Les enfants sont émerveillés. Les plus petits, d'abord effrayés par les clowns, en redemandent à la fin du numéro, les plus grands s'essayent sur la pelouse à reproduire les figures artistiques des acrobates. Celles-ci se terminent par des shorts verdis d'herbe et des mamans qui rouspètent.

Le soir, un Karaoké géant a été organisé. Les tubes s'enchaînent, les gens s'amusent, dansent, chantent. Julien et ses amis sont de la partie, leur soirée est bien arrosée et les chants se font de plus en plus enjoués !

Samedi 16 Août 2025, 4h30 du matin

Au lieu dit La tour Lacassagne à Boé, le parquet de Maison de Garonne se remplit d'eau en quelques minutes sous les geysers puissants des lances à incendies. Le bâtiment restauré récemment pour en faire un lieu en l'honneur de La Garonne est en feu. Il s'est déclaré peu de temps après la fin des festivités. Très vite, les riverains ont donné l'alerte. Les pompiers sont arrivés sur place rapidement mais déjà le majestueux escalier en bois de chêne était léché par les flammes.

Une fois l'endroit sécurisé, les pompiers ont pénétré les lieux afin de s'assurer qu'aucune personne ne se trouvait là. Le rez-de-chaussée était méconnaissable, tout était calciné.

Par miracle l'étage a été épargné. Malgré l'odeur acre des cendres et des plastiques fondus les pompiers inspectaient minutieusement les lieux.

Tout à coup l'un d'eux s'arrête net. Derrière une des vitrines il devine une masse sous une couverture. Rapidement ils vont vers elle, et découvrent sous la couverture une jeune fille allongée sur

le côté. L'un des pompiers s'exclame alors : « Léa ! C'est la petite Léa Fourcade ! ».

Elle a une plaie derrière la tête, sa chevelure blonde est collée par du sang séché, son corps paraît sans vie. Ils lui cherchent le pouls et, par miracle, de faibles battements effleurent les pulpes du soldat du feu. Elle est aussitôt amenée à l'hôpital d'Agen. Le diagnostic est rapide : traumatisme crânien. Elle doit sa survie à la couverture qui la recouvrait. En effet, cette dernière l'a protégée des fumées toxiques.

Au petit matin, sur les cendres encore fumantes, les gendarmes inspectent minutieusement les lieux afin de déterminer l'origine du feu.

Un bidon d'essence est retrouvé au rez-de-chaussée ne donnant que peu de doutes sur l'origine criminelle de l'incendie.

Manifestement, l'incendiaire a souhaité se débarrasser de cette jeune fille, mais a loupé son coup ! L'inspecteur Lacombe est face à une affaire qui s'annonce complexe. La victime n'ayant ni papier, ni téléphone sur elle, le témoignage du pompier doit être confirmé par la famille. Il se décide alors à appeler M et Mme Fourcade :

- Ma fille ? Léa a eu un accident hier soir ? Mais comment se fait-il qu'elle soit à l'hôpital d'Agen ? Elle est dans les Pyrénées avec des copines et ne doit rentrer que dimanche !

- Madame, nous devons nous assurer alors qu'il ne s'agit pas de Léa. Il faut que vous veniez la voir.

- Très bien, on arrive dans 20 minutes.

Devant le lit d'hôpital, Marie et Paul Fourcade sont abasourdis, c'est bien Léa qui est là, devant leurs yeux. Ils ne comprennent pas, ils sont sous le choc et tellement inquiets pour leur fille unique.

L'inspecteur Lacombe après un bref interrogatoire se dirige à présent vers le domicile des Peyrot afin d'interroger leur fils Julien, petit ami de la victime.

Il n'a pas le temps de sonner à la porte que déjà le père de Julien

lui ouvre.

- Bonjour monsieur, on s'apprêtait à venir au commissariat...
C'est Julien, il a fait une connerie...
- Bonjour, Monsieur Peyrot ? Il est là ?
- Oui, il est dans le salon, entrez.
- Bonjour Julien, j'aurais quelques questions à te poser sur la soirée d'hier, es-tu prêt à me répondre ?
- Je l'ai tuée ! Je suis un monstre, j'ai tué ma Léa !
- Attends un peu, si ça peut te rassurer Léa n'est pas morte, elle est dans un coma artificiel suite à un traumatisme crânien. Tu veux bien qu'on reprenne depuis le début ?
- Elle est pas morte ? Monsieur, c'est vrai, elle est pas morte ?
- Non, elle a un traumatisme crânien, est-ce que tu sais comment Léa a eu ce choc à la tête ?
- Oui... Mais je comprends toujours pas, Léa est censée être avec ses copines à la montagne et pourtant elle était là hier soir !

...

La soirée était finie, je rentrais à pied à la maison et puis en passant sur le chemin derrière la Tour j'ai cru la reconnaître. Il faisait sombre, elle était avec un type qui parlait anglais. Alors j'ai attendu... et puis ils se sont embrassés et le gars est parti. Je me suis approché pour être sûr que j'avais pas rêvé. Elle était de dos alors je l'ai appelée... elle s'est retournée ! Il n'y avait plus de doutes, c'était elle. J'étais furieux, j'ai crié mais qu'est ce que tu fais là ? et c'est qui ce type ? Elle avait l'air surpris, je crois que je lui ai fait peur, elle a eu un mouvement de recul, elle a trébuché et puis... elle est tombée en arrière et sa tête à cogné contre le banc...

- Et alors, qu'as-tu fais ?
- Et alors je lui ai donné de petites gifles mais elle s'est pas réveillée... J'ai paniqué, ça allait à cent à l'heure dans ma tête, je me voyais déjà en tôle... Je l'ai mise sur le bas-côté et puis... mais quel con ...
- Continue Julien
- Et puis ché pas ce qui m'a pris, je me suis dit qu'il fallait pas qu'on la trouve. Elle était à la montagne alors personne allait s'in-

quiéter... Je suis allé chercher une couverture et l'essence dans le garage.

- L'essence ?
- Oui, le petit bidon de la tondeuse... et puis je suis retourné à la Tour, il y avait plus personne. J'ai réussi à forcer la porte... j'ai porté Léa à l'étage, je l'ai couverte, j'arrivais pas à la regarder... J'ai pas pu mettre de l'essence sur son corps alors je suis descendu, j'ai vidé le bidon, j'ai allumé et je suis parti...

• ... Bon... Julien, tu te doutes que ce que tu me dis là est grave ? Tu vas devoir m'accompagner au poste pour faire ta déposition... Monsieur et madame Peyrot, je vous conseille de chercher dès à présent un avocat.

- Je suis vraiment trop con, j'ai tout gâché...

Dimanche 17 Août 2025, 14h00

Marie Fourcade est sur le parvis de l'hôpital, Léa est réveillée mais il faut attendre encore pour aller la voir. Son téléphone se met à sonner. C'est un appel de Léa, elle décroche :

- ... Allo ?
- Salut maman ! ça va ? t'as une drôle de voix !
- Mais c'est pas possible !
- Mais quoi, il y a un problème ? Maman ça va ? il est arrivé quelque chose à papa ?
- Oui, non, papa va bien... mais Léa t'es où ? T'es à l'hôpital ?
- A l'hôpital ? Mais qu'est ce que tu racontes maman ? Mais non, je suis sur la route, je suis là dans une heure ! Pourquoi tu me parles d'hôpital ?
- Mais c'est qui alors ?
- Mais maman de quoi tu parles ?
- Léa, t'es à l'hôpital, tu as eu un accident hier soir.
- Mais non, tout va bien, je suis sur la route. Maman je ne comprends rien ! je suis bientôt là, tu m'expliqueras ce qu'il se passe quand j'arrive ok ?
- ...
- Ok maman ? À tout à l'heure, bisous.
- Mais... d'accord, oui, bisous...

Marie remonte dans le service bouleversée, elle retrouve Paul et lui explique la conversation qu'elle vient d'avoir. Ils restent sans voix. Qui est donc cette jeune fille si Léa est sur la route ? Pourquoi elle lui ressemble tant ?

Ils appellent immédiatement le commissaire qui les rejoint dans la demi-heure.

Lui-même trouve la situation incompréhensible.

Il est 15h, le médecin donne son accord pour des visites brèves. Le commissaire est autorisé à l'interroger dans le cadre de l'enquête :

- Bonjour mademoiselle
- Bonjour,
- Je suis le commissaire Lacombe, vous avez eu un accident dans la nuit de Vendredi à Samedi, j'aimerais vous interroger à ce propos si vous vous en sentez capable.
- C'est un peu confus pour moi mais je vais faire ce que je peux.
- Pouvez-vous m'indiquer votre identité ?
- Je m'appelle Léna Martin.
- Vous vous souvenez de votre fin de soirée vendredi ?
 - Oui, j'ai flirté avec un Anglais, on venait juste de se quitter quand un type est arrivé sur moi. Il connaissait mon prénom, je ne comprenais rien à ce qu'il me racontait. J'ai voulu m'éloigner de lui et puis... plus rien.
 - Il a été violent avec vous ?
 - Non, je ne me souviens pas qu'il m'ait poussé si c'est ce que vous voulez savoir.
 - Vous le connaissez ?
 - Non, je connais personne ici, je suis venue dans la région toute seule pour...
 - Pour ?
 - Et bien, en fait, je suis adoptée et j'ai appris que ma sœur avait été adoptée par une famille du coin.
 - Votre sœur ?
 - Oui, ma sœur jumelle...

« Chambre 442 »

Albert Touitou

I l pleut discontinuelement depuis maintenant 3 jours. La famille sent que la crue viendra à eux, dans les heures qui suivent, comme presque tous les ans maintenant. D'ailleurs, à moins d'un kilomètre, au lieu-dit La tour Lacassagne à Boé, le parquet de maison de Garonne se remplit d'eau. Lui, il doit y aller, laisser sa famille seule dans cette probable prochaine catastrophe climatique. Soit il quitte le domicile familial, soit il perd son emploi... il sent la fin de tout cela.

Lui :

Dimanche soir, le taxi vient de le déposer devant l'hôtel. Byzance hôtel, qu'il se nomme. Bien entendu, dans ce patelin du centre de la France où rien ne s'élève autour, il n'y a personne à l'accueil. Le code, donné par son employeur, lui suffit à ouvrir toutes les portes de ce « château », direction, la chambre 442. A l'ouverture de la chambre, il voit 2 rongeurs sortir par le côté. Son sang n'a fait qu'un tour, il saute pour les éviter tout en laissant tomber son bagage. Il a la rage, qu'est-ce qu'il fait là ?

Il n'a pas demandé à assister à ce séminaire. Séminaire imposé par son directeur de projet dans un hôtel, sans étoile, plus que délabré. En effet, il a droit à une chambre entourée de moquette bleue, que ce soit au sol ou au mur, avec un peu partout, des taches blanches passées, ou pas, à l'eau de javel. Heureusement que le néon est de faible puissance, sinon il ne pourrait différencier les

champignons aux moisissures disséminées aux quatre coins de ce 12 mètres carré. A croire que le directeur a voulu se débarrasser de ses « meilleurs collaborateurs » le temps de créer de nouveaux objectifs sans leurs présences. Ce genre de vacances imposées il en a déjà entendu parler. Cela ne présage rien de bon en règle générale. Il sait de quoi il parle, ça fait 18 ans qu'il trime pour cette boîte internationale comptabilisant plus de 10 000 employés rien que sur notre sol.

Lundi matin. Les présentations des 12 participants sont faits, la mixité est de rigueur. Cela fait maintenant 2 heures que cette première séance a commencé mais il n'a d'yeux que pour celle qui est en face de lui... et visiblement c'est réciproque. 1 mètre 60 tout au plus, brune avec des cheveux très courts, souriante, très souriante. Elle respire la vie, la bonne humeur avec un côté sensible qui le touche et l'intrigue. Il veut en savoir plus, il veut la connaître, la toucher et la sentir. C'est simple, il ne la veut rien qu'à lui.

Lundi soir, ils dinent ensemble. Plus rien n'existe pour lui. Sa vie monotone sans saveur, sa femme dominante et exécable en fin de journée, ses jumeaux, son chien, sa maison inondée à Boé, son barbecue et sa berline de moins de 6 mois n'ont plus aucune importance. Il sait juste qu'il passe le meilleur moment de son existence face à cette beauté qui maintient son regard, qui lui sourit et qui rigole à ses plaisanteries.

Mardi, à l'aube, il se réveille à ces cotés. Il se réveille est un bien grand mot. Il n'a pas dormi, il a passé son temps à la regarder dormir, se mouvoir, se couvrir et se découvrir. De temps en temps il l'a réveillée par des baisers. Tout cela engendrait des pénétrations passionnées d'un coup de foudre immédiat. Il vient de passer la meilleure nuit de son existence. Lui qui ne voulait pas venir à ce séminaire et qui préférait quand même rester auprès de sa famille (les pieds dans l'eau) qui le rend malheureux et sans intérêt.

Mardi midi, ils déjeunent ensemble. Elle est toujours à ses côtés mais il la sent fuyante. La fatigue se dit-il. Il la laissera dormir la nuit prochaine.

Mercredi, 7 heures du matin, il se réveille. Il se rend compte qu'il s'est endormi, lui qui voulait profiter de chaque instant en compagnie de sa déesse. En effet, les derniers moments avec elle avant... il ne sait quand, le séminaire se termine ce matin. Il se souvient que cette nuit, encore une fois, il a vécu des moments indéfinissables. Il n'avait qu'une envie, faire UN avec elle. Son corps contre le sien, chaque partie de sa peau enveloppant chaque centimètre carré de la sienne. Aucun vêtement, aucun drap entre eux et c'est de cette façon inattendue qu'il s'est endormi.

Le temps d'émerger, de sortir de cette phase de souvenirs qui deviennent de plus en plus clairs, il s'aperçoit qu'elle n'est pas à ses côtés, tout au plus, une lettre sur la commode. Il a besoin de temps, pour assimiler ces quelques mots écrits les uns à côté des autres : « Je quitte le séminaire maintenant, pas présente aujourd'hui. Pas la peine de reprendre contact. Bonne continuation ». Il se rappelle qu'ils ne s'étaient pas communiqués leurs coordonnées respectives, il attendait le dernier moment pour lui demander, repoussant à chaque fois l'échéance. Pourquoi se précipiter ? Profite de l'instant présent, se disait-il, on verra plus tard, le plus tard possible.

Elle :

Lundi matin. Les présentations des 12 participants sont faits. Elle s'en contrefiche. Elle sait que c'est la fin de ce contrat précaire. Cela lui est égal d'autant plus qu'elle en signe un nouveau la semaine prochaine auprès d'une société plus « humaine » : mieux rémunérée, voiture de fonction et poste à responsabilités. Maintenant qu'elle est là, autant profiter des derniers instants : nourrie, logée et hébergée.

Elle sent son regard et elle n'y est pas insensible. Je suis là, autant

en profiter pendant ses, presque, 3 jours. Il est grand, distingué, avec un regard sauvage mais qu'est-ce qu'il semble triste... et ce n'est pas sa pâleur qui arrange les choses. Pourquoi pas ? se dit elle, elle n'a rien à perdre.

Lundi soir, ils mangent ensemble. Il est lourd et il veut déjà se marier et fonder une famille. Ce repas lui semble une éternité, qu'on en finisse et que je passe « vraiment » à table... en espérant que cela soit plus gai et ... rapide.

Mardi, minuit et une minute. Elle n'a pas dormi et elle ne dormira pas beaucoup se dit-elle. Il est touchant, amoureux mais insistant. Qu'attend-il finalement ? Ses précédents soupçons, le concernant, commencent à se confirmer.

Mardi midi, ils déjeunent ensemble. Je quitte le séminaire ce soir ou demain midi dernier délai, courage ! pense-t-elle.

Mardi après-midi, elle apprend qu'elle doit participer jusqu'à la fin, à ce séminaire faute de ne pas toucher le dernier montant de sa prime. Comment lui refuser cette dernière soirée ? Il a l'air tellement heureux, j'ai peur de ce que je pourrais produire. Cette nuit, se dit-elle, il sera trop fatigué pour qu'on la passe ensemble. D'ailleurs, il doit songer à ne pas être trop marqué afin de ne pas éveiller les doutes, pour sa femme, ses enfants et son chien Kiki.

Mercredi, 5 heures 30. Il dort bien, il est fait, je vais pouvoir quitter cet homme, cet hôtel et finir avec cette boîte, se dit-elle. Elle tâche de ne pas faire trop de bruit en se rhabillant et en sortant de la chambre. Elle songe, tout de même, par empathie (ou par peine), qu'elle devrait lui laisser un message d'adieu...

Lui :

Mercredi, 7 heures et 9 minutes, il est toujours nu sous les draps. Il pleure, souffre et a du mal à respirer. Il se raccroche à l'odeur des draps et cela lui fait un bien presque guérisseur. Elle « est » encore

avec lui par son odeur et quelques traces d'humidité. Il défait ce tissu blanc qu'il entoure autour de sa tête, sa gorge et son coup afin qu'il ne fasse qu'UN avec lui. Il sert ce linge de lit, de plus en plus fort et de manière inconsciente sans se rendre compte que son cerveau manque d'oxygène ; il repense aux moments passés avec elle et entend une musique de plus en plus lointaine qui lui rappelle d'autres souvenirs, une symphonie déroutante et entêtante...

Eva :

Jeudi, 4 heures et 45 minutes, c'est l'heure de la prise de son service. Cette réfugiée politique est arrivée en France il y a quelques mois et ce poste de femme de ménage s'est imposé à elle. Elle demeure, depuis, éternellement reconnaissante de son pays d'accueil. A Bagdad, elle a assisté aux pires atrocités qu'un être humain ne puisse accepter : des enfants de 5 ans réduits en esclavage, des homosexuels brûlés vivants, des femmes violées par des dizaines d'hommes...

Elle a 60 chambres à nettoyer en moins de 4 heures, pas de temps à perdre.

Jeudi, 7 heures et 12 minutes. Au 4ème étage une odeur (parmi tant d'autres) sort du lot. Elle a l'habitude des odeurs abjectes de remontées des douches et des toilettes bouchées mais celle-ci est plus que nauséabonde. Elle arrive facilement à identifier d'où vient la senteur : chambre 442. En ouvrant la porte, elle est stupéfaite par le nombre de rats qui s'y trouvent et qui restent figés malgré sa présence et les menaces qu'elle produit avec son balai. Les nuisibles ne lui font pas peur, non, elle en a l'habitude, ce n'est pas ça qui l'intrigue. L'odeur infecte qui lui prend la gorge et la silhouette d'un homme sur le lit, moitié nu avec un déguisement étonnant. Le pantalon au pied du lit, torse nu et le visage caché par un drap, taché de sang séché, qu'elle reconnaît par les initiales de l'hôtel. En s'approchant de l'individu, elle n'a plus de doute, il est bien décédé. Une musique sort de nulle part, qu'elle

reconnait facilement. En effet, celle-ci était autorisée dans son ancien pays. Elle n'écoutait que ça étant jeune, la 5ème symphonie de Mozart. En regardant sous le lit, elle trouve l'objet qui émet en boucle ce son incessant depuis qu'elle a mis les pieds dans cette chambre.

Allo ! dit-elle en décrochant le téléphone. « Bébé » qui appelle. Juste avant, elle n'a pu s'empêcher de lire la vingtaine de textos de « bébé » qui apparaissaient devant l'écran : « Que fais-tu ! », « Rappelle s'il te plaît », « tu n'es pas là alors que l'on est sous l'eau ! », « Fais-tu la tête ? » ... mais le plus intriguant est celui de la veille à 7 heures et 13 minutes : « Arrête de faire le mort et décroche ! ».

« Eaux troubles »

-

Jean-François Lefort

J'aime courir. Droite derrière son comptoir Kriss a fait glisser vers moi une grande tasse de liquide brûlant. Tiens, celle-là je te l'offre, après tu pars, tu en as assez pris pour aujourd'hui. Est-ce la fumée douceâtre abondante ce soir dans son bar à gwar'Ohna, un des mieux tenus du district ? Est-ce la brume dans ma tête ? Je ne saurais dire si son regard exprimait du dégoût ou de la pitié. Elle m'a connu plus reluisant.

Dehors je n'ai fait que quelques mètres. Il a plu, je suis allongé dans une flaque tiède, de l'autre côté de la chaussée. Je me sens comme encastré dans le sol. Derrière le parapet, en contrebas, l'égout principal emporte toutes sortes de détritus. Le film biotechnologique qui le recouvre d'une rive à l'autre absorbe les odeurs et digère les miasmes qu'il dégage. Sans cela les nuisances porteraient jusqu'aux niveaux supérieurs de la cité, là où vivent les classes dirigeantes. Ici, tout en bas, bariolée et bruyante, une foule de piétons se presse en tous sens vers des lieux de plaisirs, des tables de jeux ou des bars à songes ouverts même aux moins nantis.

J'essaie sans trop y croire de rassembler mes forces. Quelqu'un s'arrête. L'inconnu me tend la main, ce qui dans le quartier est plus que surprenant, presque inquiétant. Est-ce comme moi quelqu'un d'une classe aisée venu s'extraire de l'ennui, d'un confort trop routinier ? Je ne parviens pas à bouger, il s'en va.

Quand je peux enfin me lever, la rue est vide. Il doit être très tard car le niveau zéro où je me trouve devient le soir le repaire des

noctambules et des fêtards, des déviants aussi. Mes vêtements sont humides, je me sens sale. Et je dois empester la gwar'Ohna. Il faut absolument que je passe chez moi. Difficile de me concentrer, je parviens tout juste à connecter un taxi.

Un modèle d'un autre âge se pose presque aussitôt. Le pilote, probablement un mutant, porte une combinaison impeccable et cache son visage derrière un masque somptueux. L'habitacle est cossu, je m'installe sur les sièges accueillants, auto-nettoyants j'espère. En exerçant dans les niveaux inférieurs mon chauffeur en a forcément vu d'autres, mais quand je lui donne l'adresse de ma loge niveau 123 il a un petit mouvement de surprise. Comment quelqu'un de ma classe a-t-il pu en arriver là ?

Il pilote vite et très bien. Quand il me dépose devant chez moi je reste ébloui par la beauté de son masque. Quelle délicatesse, quel raffinement ! L'a-t-il réalisé lui-même ? J'attends qu'il se soit éloigné pour activer mentalement l'ouverture de ma porte sécurisée. Réflexe d'autant plus déplacé que je viens de passer la nuit dehors dans un des quartiers dangereux du niveau zéro. Là où les mutants, les estropiés et autres cabossés de la vie trouvent à se loger, ainsi qu'un peu de tolérance.

Je me précipite sous mon portique de remise en état. Ce modèle récent a l'avantage de traiter simultanément le bonhomme et ses vêtements, et même d'accélérer le dégrisement de qui en aurait besoin. Ce matin il met un peu de temps. Fichue gwar'Onha ! Je repense à Kriss, étrange soirée ... Étonnamment je me sens tout à fait en forme.

La Bulle de Déplacement Personnel est déjà là, programmée pour que j'arrive à l'heure au travail. J'ai repris la boutique de livres anciens que tenait mon père, et avant lui son père. Les clients, et plus généralement ceux qui s'intéressent à ces vieilleries ne sont pas légion. De rares collectionneurs argentés qui m'assurent de confortables revenus, et une poignée d'originaux. Des marginaux qui ont fait retirer leurs implants de connexion, et même parfois ceux de protection, et qui viennent ici chercher d'autres vérités

dans le papier imprimé. Ça ne se fait pas mais ce n'est pas vraiment interdit. L'idée de se déconnecter n'effleure pas l'immense majorité de nos congénères, tous intégralement convaincus des bienfaits du système. La plupart ignore même ce qu'est un livre. Je ne me suis pas encore débarrassé de mes implants officiels. J'y songe, je me trouve tellement en décalage avec ce monde hyper normé, figé.

Si mes clients sont tous des passionnés, peu ont les moyens de s'offrir mes antiquités. Je les laisse consulter les ouvrages. Je passe moi-même des journées à lire. Ce matin, plongé dans « l'inondation », une nouvelle d'Émile Zola, édition originale de 1883, je sens quelque chose dans la poche arrière de mon pantalon moulant dernière mode. Un papier froissé, je le déplie soigneusement et identifie un imprimé de type flyer, comme on disait début du troisième millénaire, j'ai lu ça quelque part. Il a souffert de son séjour dans la flaque. Le portique l'a séché mais une bonne partie du texte est délavée, illisible. Ont été épargnés deux dates, l'une en dessous de l'autre : 2022 et 2023. Quelques lettres isolées dansant sur fond noir. Et dans un encadré blanc la phrase suivante en caractères script penchés, vaguement pixelisés : « Au lieu dit La tour Lacassagne, le parquet de maison de Garonne se remplit d'eau... »

Sa présence et son étrange contenu m'intriguent. J'active mon implant professionnel d'accès direct au data full-size. Peu d'informations sur le lieu mentionné, ni d'ailleurs sur ces temps anciens. Une description complète de ce qu'était un parquet, et plusieurs entrées contradictoires sur un important dérèglement climatique. Il n'en faut pas plus pour attiser ma curiosité. Une fois mes clients partis je pourrai me lancer dans une recherche moins conventionnelle.

J'actionne le rayonnage mobile derrière lequel se cache la salle dont mon père et ses descendants ont su garder le secret. Au beau milieu trône le vieux caisson d'isolation sensorielle. Inventé en 1954 dans le cadre d'une recherche sur la conscience en l'absence

de stimuli sensoriels, il permet d'atteindre une relaxation profonde et un détachement complet du corps physique. Il a trouvé ici une autre fonction : grâce à l'ajout de quelques implants clandestins, il permet de voyager dans l'espace, mais aussi dans le temps. La pose de ces implants illégaux n'est pas sans risque, et pour financer les miens j'ai dû vendre les trois plus beaux volumes de la librairie. Je ne regrette rien. En tant qu'acheteur de livres anciens il me fut souvent utile d'aller voir les ouvrages sur les lieux de leur première édition. Et plus singulièrement, voyager ainsi se vit chaque fois comme une expérience à nulle autre pareille !

Je me coule à l'intérieur du caisson, en flottaison sur les vingt centimètres d'eau saturée en sels d'Epsom, température idéale. Je rabats le couvercle, noir total, air parfaitement conditionné et silence absolu. Le vieil appareil est toujours aussi fiable. Je me laisse envahir par la sensation de bien-être qu'on y éprouve. Les perceptions sensorielles disparaissent progressivement. À la fin, seules les pulsations cardiaques ralenties sont discernables. Avec de l'entraînement on perd bientôt la conscience du corps charnel, il ne reste que les pensées. Là interviennent les implants additionnels, dont la principale fonction est d'évacuer toute appréhension.

Aujourd'hui je décolle assez vite. Je sors de mon corps et flotte un instant au dessus du caisson. Destination : Boé, tour Lacassagne, 2023-2022. Le voyage est instantané. Sur place je trouve idéalement le lieu-dit et la bâtie : carrée, de facture ancienne, murs épais en pierre et carreaux de terre cuite, fenêtres à meneaux. Restaurée et baptisée « maison de Garonne », elle sert de lieu d'animation et d'information sur le fleuve. Prenant de l'altitude je contemple l'étendue d'eaux brunâtres qui recouvre l'immense plaine alluviale. Le ciel est bas, chargé d'humidité. En aval, où son lit est endigué, la Garonne en crue gronde. Ses flots tumultueux charrient des troncs d'arbres, des carcasses, des objets arrachés aux berges un peu plus haut. Les habitations du village

voisin, les fermes sur la plaine sont en grande partie inondées. Apparemment les habitants ont été évacués.

Je repense à ce parquet qui se remplit d'eau. Dans la tour les flots atteignent le premier étage. Le beau plancher en chêne blond est en train de se couvrir d'un miroir liquide, féerique.

Soudain tout devient trouble, flou. C'est un signal, je dois réintégrer mon enveloppe corporelle d'urgence. Nul ne sait ce qui se passe si on ne revient pas à temps.

Le réveil est violent. Je suis assis par terre à quelques mètres de L'Escale, le petit café de Boé village. Mon cœur s'affole, cogne fort, je dois reprendre ma respiration. Comme si pour sortir d'un cauchemar je m'étais forcé à me réveiller pour échapper à une noyade imminente. J'émerge en reconstituant par bribes la fin de soirée qui m'a laissé là. J'ai dormi à même le sol, près du parapet qui surplombe le fleuve houleux. Il fait jour mais la rue est vide. Mes vêtements sont humides et je me sens sale. J'ose à peine entrer dans l'estaminet qui vient d'ouvrir. J'en suis pourtant un habitué. Passage urgent par les toilettes et le robinet d'eau froide. Léger mieux.

Pas encore de clients mais les odeurs rassurantes d'un matin tout neuf dans le bistrot de Chris. Derrière son comptoir elle me sourit et pousse vers moi une grande tasse de café brûlant. Je sens dans son regard autant de désapprobation que de bienveillance.

Un client entre. Non, c'est un très jeune homme, stagiaire à la médiathèque je crois. Il demande s'il peut laisser quelques flyers, tout chauds sortis de l'imprimante, c'est pour le 3ème concours de nouvelles de Boé. Oui, là, sur le guéridon, on va leur trouver une petite place. Le garçon remercie, non il ne veut rien prendre, il doit continuer sa tournée, Vigicrue a lancé une alerte orange.

Mon regard est attiré par un encadré blanc, en bas à droite de la feuille format A5, sur fond à dominantes rose et noire. Je me penche. 2022 et 2023 me sautent aux yeux, quelques lettres isolées dansant sur fond noir, et dans l'encadré une phrase en caractères script penchés, vaguement pixelisés. J'en glisse un exemplaire dans la poche arrière de mon jeans.

« La tour du Juste »

Lucie Delvert

18 juillet 2022

- « Elle était réussie cette édition, tu vois, je trouve qu'il y avait plus d'unité dans les thématiques cette année», dit Thiphaine Lenoir, rédactrice des pages cultures du Monde, au volant de la vieille Polo qui arrivait à Boé.

A côté d'elle, ébouriffée, fenêtres ouvertes, une cigarette de liberté absolue consumée à la va-vite, sa collègue Nathalie de Télérama découvrait la région pour la première fois :

- « Ca a combien ? Cinq ans, six ans le festival à Couthures ? »

- « Ca a démarré en 2016, je le sais parce que la virée qu'on est en train de faire a eu lieu cette année-là, j'avais fini le boulot», dit Tiphaine.

- « Boé ? C'est quoi ce nom ? Y'a un truc remarquable ici ? », ajouta Nathalie en suivant du regard le panneau qu'elles venaient de dépasser, puis d'ajouter encore plus stupéfaite : « Mais non ? Attends, tu me fais faire la visite des patelins pour atterrir dans un cimetière ?»

Dans le petit enclos au repos, bercé par la chaleur de l'après-midi d'été, à peine perturbé par les oiseaux en fin de sieste et des sauterelles désinvoltes, Tiphaine fit arrêter Nathalie devant une tombe :

- « Je dois te raconter ce qui s'est passé il y a six ans, une rencontre exceptionnelle tout près d'ici... »

Sous une chaleur d'été comparable à l'année de son récit, de saison mais sans excès, Tiphaine avait atterri devant la tour Lacassagne, sans autre explication que ce que la page Wikipedia lui en

avait dit. Un peu déçue de n'y voir pas grand-chose et fatiguée par sa marche, elle avisa un banc, bienvenu quoiqu'occupé :

- « Bonjour monsieur, vous permettez ? », dit-elle au vieux bonhomme rabougri qui attendait là, vissé à l'assise tachée de mousses sèches, aussi cristallisés que la pierre.

Après quelques échanges de rien, l'ancêtre débita des bribes d'incohérences :

- « C'était une nuit de glace vous voyez, juste là j'étais planqué vous voyez, chaud dehors, froid dedans », la folie Alzheimer contrôlant en partie le cerveau de Jean qui ne remontait pas toujours à la surface. Mais alors que Tiphaine s'apprêtait à le laisser à ses divagations, il dit ces mots qui attirèrent son attention de journaliste :

- « Une fois ici, j'ai sauvé 54 pétroliers, en une seule nuit ! », dit le vieil homme en réajustant sa casquette.

Eté 1942

L'Appel du 18 juin 40 serait répété aux élèves et prendrait du lustre pour l'éternité, mais c'est celui de Pétain, la veille, dont se rappelait surtout Jean parce que trois jours plus tard, la France signataire de l'armistice avait été officiellement écrasée. Il avait 14 ans mais s'en rappelait comme si c'était hier. Tout le monde ne parlait plus que de la ligne de démarcation et, bien qu'à Boé on soit au sud, la frontière invisible vit rapidement passer tout un tas de gens poursuivis par la peur. Il n'avait jamais vu de Juifs en vrai, ou plutôt, il ne s'était jamais posé, comme le régime de Vichy le faisait maintenant, de question juive. En classe, madame Stern avait été une institutrice redoutée pour ses punitions ; le pharmacien Levy était connu depuis toujours pour les bonbons à la menthe en accès libre à la caisse, mais depuis cette année, ces gens ordinaires étaient essentiellement Juifs et vivraient dans l'urgence.

Jean le longiligne et l'ami Minot tout rond tout gros coulaient des étés d'ennui, ratissant les alentours à bicyclette ou péchant en bord de Garonne qui passait là, en contre-bas. Alors quand

ça avait commencé à chauffer, ce n'est pas de la terreur qu'ils avaient ressentie mais une formidable exaltation. Lamar, Le Buffle, Degain, Etranche, Troussseau, des gars du coin charcutier ou fermier, instituteur, manœuvre ou mecano, des visages connus depuis toujours étaient devenus résistants et, désormais, ils avaient des pseudos, préparaient des coups, en renseignaient d'autres surtout, basés ailleurs. Jean et Minot étaient acceptés aux soirées parfois, dans des granges ou dans les bois, ils entendaient des bribes de stratégies auxquelles ils ne comprenaient pas grand-chose mais depuis les événements, leur vie avait pris un tour formidablement excitant. On leur donnait du vin, ils apprenaient à tousser puis à fumer, construisaient des pièges à gibier pour le cas où la nourriture viendrait à manquer, faisaient le gué ou les courses et puis un soir, on leur avait même remis un couteau à chacun.

Autour du feu, Degain la montagne de muscles et chef avait adoubé les deux adolescents :

- « Vous deux, vous voilà des couteaux », avait-il dit en leur remettant des canifs rétractables reçus comme des épées de chevaliers.

A l'été, les choses devinrent plus sérieuses et plus inquiétantes. Le 26 aout 1942, 385 personnes furent internées au camp de Sauvaud à Casseneuil et, parmi eux, 34 gosses embarqués par les gares de Monsempron-Libos et Penne, déportés pour Auschwitz et gazés dès leur arrivée. On ne savait pas les détails ni le « traitement » prévu mais l'effroi avait saisi les esprits en voyant partir les petits.

Dans les bois alors, les gars s'étaient mieux organisés, il n'était pas question de laisser se répéter l'horreur. De plus en plus d'enfants avaient été récupérés, hébergés dans des familles un peu partout dans le département mais au cas où les boches débarqueraient, Degain avait mis un plan sur pied pour les regrouper à la tour Lacassagne, en bord de Garonne, avant de les faire dé-

gager plus au sud. Maintenant, Jean et Minot connaissaient les phrases codes répétées et apprises par cœur :
Si les boches ou les flics débarquaient au village : Les paniers de courses sont trop remplis.

Si la planque était découverte : Robin des bois remet son chapeau percé.

Pour évacuer les petits au lieu-dit La tour Lacassagne à Boé : le parquet de maison de Garonne se remplit d'eau.

Un après-midi superbe de début septembre pourtant, la catastrophe annoncée se produisit. Dans les bois, sous les yeux de Jean et Minot, toute la bande de résistants fut abattue. Des tirs de loin, des balles perdues mais la plupart fracassant les crânes de surhommes entrés dans l'Histoire mais qui n'avaient eu aucune chance face à l'ennemi renseigné et en surnombre.

- « Minot, tu ne bouges pas je suis plus rapide, planque-toi, je vais faire dégager les petits ! », dit Jean.

Il fila à toute allure, en courant à s'en faire péter les poumons, un goût de sang d'effort en bord de lèvres. Débarqué en trombe à la tour Lacassage, il fit sortir tous les petits pour les masser en bord de fleuve avec une rigueur militaire :

-« Allez, allez, y'a pas d'temps à perdre ! »

Il pensait qu'il ne sauverait pas tout le monde, et surtout pas lui-même, mais avec sa barque et ses allers-retours vers le refuge prévu en amont, il tenta le tout pour le tout. Dix peut-être, vingt ? Qu'importe, il faisait monter les enfants dans sa barque et manœuvrait. Dans le coucher de soleil superbe puis dans la nuit inquiétante et fraîche, il ne se posait pas de questions. Les enfants tétonisés ne bougeaient pas, prostrés en fond d'embarcation. Le fleuve de peur et d'espoirs mêlés, de sueur et d'eau, charriaît la vie qui ne tenait qu'à un fil.

54 gosses, 54 ! Il les avait tous déplacés, il avait réussi. Jean revenait à la tour Lacassagne si léger, quand il entendit crier de loin. Abandonnant sa barque pour se glisser dans l'eau, il revint tout

près et resta collé à la rive, la tête dépassant à peine des herbes pour voir l'horreur imposée à ses yeux. Minot ne s'était pas planqué, il s'était bien montré au contraire et avait retardé les Allemands tout ce temps, une troupe furieuse qui l'avait torturé jusqu'à ce qu'il avoue le lieu de la planque, très tard heureusement. Toute la nuit il avait tenu et au matin, le visage ensanglé il avait cédé, comptant bien sur le travail nocturne de Jean. Cette équipe même séparée avait fonctionné à merveille. Sous les yeux de Jean, contre le mur de la tour, un pistolet Walther P38 tira une balle exaspérée dans le front de Minot qui tomba dans l'herbe, la même dans laquelle Jean enfouit sa face ravagée pour échapper au monde et à son fracas. La terre et l'herbe rassurent et ne prennent pas parti, ne votent pas, ne sont pas galvanisées pour une idole. Si elles courbent dans le même sens c'est sous le vent seulement. Bien après le départ des boches, il était resté là sur la rive, le corps à demi dans le fleuve, insensibilisé. Combien de temps ? Il serait incapable de le dire même des années plus tard. Des presque-rêves, sensations surtout ou réminiscences de l'enfance, de vagues visions déconstruites qui le laissèrent échapper à ce présent fou puis le réveil, de l'herbe naïve plein la bouche. Il n'avait pas vu passer la journée, en position fétale quasiment, blotti contre la rive. Quand la fraîcheur était revenue et que le jour avait fondu, il avait déplié ses membres engourdis, avait relevé la tête et, voyant l'endroit désert, était rentré chez lui. Il n'avait rien dit, les tirs, l'exploit, la tête de Minot perforée et son corps embarqué. Il avait laissé passer la gifle de sa mère inquiète, les cris si près de ses oreilles sourdes.

La guerre s'était finie, et elle avait repris, la vie.

Un autre matin, adulte, au travail dans des vignes sur les hauteurs de Langon, les mains caleuses sur les hanches et les yeux plissés sous son chapeau, Jean avait vu débarquer toute une troupe. Le maire, des étrangers dont il ne savait pas placer le pays sur la carte du monde, un rabbin et deux journalistes flan-

qués d'assistants et de cameramans.

On lui expliqua qu'il avait été déclaré Juste parmi les nations et après quelques questions, un verre pris en bord de table à la maison, les paroles du Talmud dites pleines d'émotion par le rabbin : Hasid Ummot Ha-'Olam, la vie inchangée avait repris son cours dans les vignes.

Penchée au-dessus de la tombe, Nathalie put lire à haute voix ce qui y était gravé :

Jean Lacoste

(1928-2016)

Juste parmi les nations

« Ce dimanche-là »

Dorine Monamy

Le déjeuner dominical chez les parents d'Antoine était un rituel bien établi depuis sept ans déjà. A cette époque, Antoine et sa femme avaient quitté la banlieue parisienne pour revenir s'installer près d'Agen, juste après la naissance de Paul. La première année, cependant, ces repas partagés n'avaient rien d'agréable et relevaient plus d'une corvée à laquelle Antoine, en bon fils, acceptait de se plier. Car tous les dimanches étaient ponctués d'incessantes disputes entre ses deux parents. Il était sans cesse pris à partie soit par sa mère, soit par son père : l'un était un incapable qui passait sa retraite à pécher ou chasser avec ses amis et boire des canons au bar ; l'autre était une empêcheuse de tourner en rond, jamais contente de rien et toujours sur son dos. Le ton s'échauffait, les noms d'oiseaux fusaient et Caroline montait vite mettre à la sieste le petit Paul en pleurs. Tout cela avait brusquement pris fin le jour où la mère d'Antoine, sans prévenir, avait disparu du domicile. Il n'avait reçu d'explications ni de la part de son père, qui semblait prendre cette situation avec philosophie, ni de sa mère avec qui il n'avait jamais plus été en contact.

La voiture à peine garée, Paul bondit dans l'allée, le Petit Bleu à la main. Il avait une nouvelle de premier ordre à annoncer à son grand-père. Il traversa la maison en trombe pour le rejoindre dans le jardin, talonné par Max, le golden, qui dérapait à sa suite sur le sol carrelé. Sous l'ombre du figuier, le vieil homme écossait

les haricots prévus au déjeuner. Il releva la tête en entendant la galopade et les appels de son petit-fils.

- Tiens, vous voilà déjà ! Tu ne m'embrasses pas aujourd'hui ? Docile, l'enfant déposa un baiser rapide au creux de la joue ridée et s'empressa de déplier le journal sous le nez de son grand-père.

- T'as vu papi ? Max, c'est un chien-policier !

Le vieil homme chaussa la paire de lunettes qui pendait à son cou pour lire l'article que son petit-fils pointait d'un doigt impatient. Le journaliste y racontait l'étrange aventure qui s'était déroulée quelque temps auparavant.

Ce jour-là, la ville d'Agen avait été victime d'un orage d'une rare intensité. Durant tout l'après-midi, des nuages menaçants s'étaient amoncelés, noircissant le ciel estival. Tandis qu'Antoine garait son véhicule sous le car port, Max profitait de la fermeture poussive du portail automatique pour se faufiler hors du jardin. Il attendait toujours le retour de son maître pour sortir faire un tour, mais savait rentrer par ses propres moyens, en passant par un trou non bouché dans la clôture. Une logique de chien.

Sa balade fut bouclée plus vite qu'à l'accoutumée : Max revint par le fond du terrain en trottinant, la queue battante et la gueule serrée sur un vieux ballon décati. Son instinct de retrieveur le poussait souvent à rapporter des trouvailles quelconques qu'il dénichait au cours de ses virées. Aussi Antoine n'y prêta pas attention, regardant distrairement son chien s'installer sur la terrasse et poser avec précaution l'objet entre ses pattes. Mais lorsque Paul, curieux, s'approcha, Max se raidit, grogna sourdement et reprit en gueule son trésor qu'il emporta sous la table de jardin. Surpris, l'enfant éclata en sanglots :

- Papa ! Pourquoi Max est méchant avec moi ?

Ce comportement était inhabituel chez le golden qui s'était toujours montré d'une placidité exemplaire. Regardant plus attentivement, Antoine s'aperçut alors que ce qu'il avait pris pour un ballon crevé n'en était pas un. Comme il s'approchait, Max se remit à grogner, les mâchoires crispées sur l'objet non identifié. Il

finit par le lâcher pour mieux menacer et Antoine put enfin distinguer ce dont il s'agissait. Il crut d'abord que ses yeux lui jouaient des tours, mais les effluves qui lui parvenaient lui assuraient qu'il ne se trompait pas. La chose exhalait une infecte odeur de putréfaction qui faisait saliver le chien. Elle semblait le fixer de ses orbites creuses, les lèvres rétractées en un rictus tout à la fois grotesque et hideux. Des cheveux, grouillant d'une vie horrible, s'échappaient des cohortes de larves blanchâtres qui se laissaient choir en grappes sur la terrasse. Aucun doute, c'était bel et bien une tête humaine qu'Antoine avait devant lui, et elle n'était plus de première fraîcheur ! Le cœur au bord des lèvres, il se recula vivement, ne pouvant réprimer un hoquet de dégoût, et appela sa femme à la rescousse.

Caroline prit immédiatement la situation en main :

- Qu'est-ce que c'est que cette horreur ! Paul, tu rentres tout de suite et interdiction de regarder dehors ! Allume la télé et mets un dessin animé.

Puis elle se tourna vers Antoine qui restait à bonne distance.

- Comment va-t-on réussir à récupérer ça ?

Malgré leur répulsion, ils essayèrent de houspiller le chien avec un balai pour lui faire lâcher son odieuse trouvaille, ce qui incita Max à resserrer sa prise. Lorsque les os du crâne craquèrent sous la pression des crocs, Antoine faillit tourner de l'œil.

Par la baie vitrée laissée entre-ouverte, ils entendirent alors la petite voix de Paul suggérer :

- Faut l'échanger contre le poulet !

Assis sur le canapé, en leur tournant le dos pour respecter les ordres de sa mère, il pointait du doigt le comptoir et la volaille rôtie qui s'y trouvait. Tant pis pour leur dîner : avec de tels arguments, Max se laissa facilement amadouer.

Lorsque les forces de l'ordre arrivèrent, le vent s'était levé et l'orage n'allait plus tarder à éclater. La vision de la tête qui trônait dans un sac plastique sur la table de jardin, laissa les gendarmes

perplexes. Il fallait à présent trouver le reste du corps, mais comment procéder ? Il fut vite convenu que la meilleure stratégie consisterait à utiliser le golden comme guide, en espérant qu'il les ramènerait à l'endroit de sa macabre découverte.

Cependant, les débuts de Max comme chien-pisteur furent décevants. Il commença par ne rien faire du tout. Puis il s'assit sur son séant pour se gratter longuement l'oreille et profita de cette position pour nettoyer, à grands coups de langue, son intimité. Ce ne fut que lorsqu'un des deux gendarmes eut l'idée de lui faire sentir le sac, tout en l'encourageant de vigoureux « cherche mon pépère, allez, cherche », que le chien sembla enfin comprendre ce qu'on attendait de lui. Il se mit en mouvement.

A ce moment précis, l'orage décida d'entrer en scène. En guise des trois coups du brigadier, un formidable grondement de tonnerre annonça le lever de rideau. Aussitôt, les forces de la nature se donnèrent en spectacle : les bourrasques forcirent, le ciel se zébra d'une myriade d'éclairs et des cataractes se déversèrent. En centre-ville, les rues se transformèrent en torrents. Au lieu-dit La Tour Lacassagne, à Boé, le parquet de la maison de Garonne se remplit d'eau. La pluie battante s'engouffrait depuis une brèche du toit, ruinant en quelques minutes tout un dur labeur de restauration. A Bon-Encontre, sous le regard impuissant de la Vierge, les flots boueux dévalèrent depuis le haut des coteaux, inondant caves et habitations. Près de Foulayronnes, au milieu du déluge, les deux gendarmes couraient, têtes baissées, derrière Max qui filait bon train. Le chien finit par s'arrêter au bord d'un fossé dont l'eau débordait à gros bouillon, inondant la chaussée : au niveau de la buse, l'écoulement était bloqué. Un des deux agents, plongeant les bras sous l'eau, tira à la surface un corps décapité. Le vieil homme replia le journal.

- Eh bien, en voilà une drôle d'histoire, conclut-il, en se penchant vers Max pour le gratifier d'une caresse. Il est passé où, d'ailleurs ? Surveille-le, tu veux, qu'il n'aille pas aux wawa dans mes plantations.

Paul ne mit pas longtemps à repérer son chien dans le potager, justement.

- Venez voir ! Il a trouvé quelque-chose ! cria-t-il.

Le grand-père entrevit l'arrière-train du golden dépasser d'un massif de framboisiers sous lequel il grattait avec entrain. Il pâlit.

- C'est bien ma veine, il y a pris goût, le cabot !

Regroupés autour du trou, tous pouvaient maintenant voir un tas d'ossements et de vêtements mêlés, au milieu du sol excavé. Un frisson parcourut Antoine lorsqu'il reconnut ce qui avait été, autrefois, un tablier à grosses fleurs. Son père, quant à lui, les deux mains jointes dans le dos, fixait la dépouille déterrée comme l'on contemplerait un artéfact au musée. Devant le regard horrifié de son fils, en guise d'explication, il haussa les épaules :

- Oh, ça lui pendait au nez, à ta mère !

« BOnum Ex malo non fit »

Vincent Sacau

À Boé, il était bientôt 17h, le colloque sur les fouilles archéologiques de la tour Lacassagne allait pouvoir commencer. L'évènement, ouvert au grand public, n'avait pourtant pas attiré les foules à l'espace culturel François Mitterrand, et sur la centaine de sièges disponibles, à peine la moitié était occupée. En cette journée ensoleillée du Printemps 2026, on mit sur le compte de la chaleur cette faible fréquentation. Il est vrai que les records de température (39°C fin avril tout de même !) ne poussaient pas à sortir de chez soi, et la dernière loi « sobriété énergétique » avec son interdiction des climatiseurs, empêchait de rafraîchir la salle. La Directrice de la DRAC (Direction Régionale des Affaires Culturelles) d'Aquitaine, prit la première la parole en guise d'introduction, rappelant les évènements marquants des dernières années : la campagne de restauration et la création de la Maison de Garonne, l'inscription de la Tour Lacassagne au titre des monuments historiques en 2024, la campagne de fouilles des environs qui s'en était suivie et la découverte récente, à proximité de la Tour, de plusieurs ruines dont certaines datant de l'époque Gallo-Romaine. Elle présenta ensuite le premier intervenant :

« Nous tenions à commencer ce colloque par une intervention de notre érudit local, Paul Duchesne, professeur d'histoire médiévale retraité de l'Université de Bordeaux, et natif de Boé. Son propos nous éclairera sur les connaissances actuelles que nous avons de la vie dans l'Agenais à l'époque gallo-romaine et introduira ainsi les interventions suivantes qui porteront sur la campagne de fouilles en cours ».

Paul Duchesne s'avança vers le pupitre pour prendre la

parole. L'homme avait l'air d'un philosophe de la Grèce antique avec sa barbe et ses cheveux gris. Impassible, regardant l'assistance avec sérieux, il commença son intervention d'un air magistral :

« Madame la Maire, madame la Directrice, Monsieur le délégué au patrimoine, Docteur Sontay, chers collègues... je suis dans le regret de changer le programme annoncé. A vrai dire je n'ai nullement eu l'intention de vous parler de l'Agenais à l'époque gallo-romaine. Je suis venu pour vous mettre tous en garde. Oui, nous sommes à deux doigts de commettre l'irréparable, alors je vous en conjure, arrêtons ces fouilles ! Nous sommes en danger, l'humanité est en danger !»

Alors qu'il reprenait haleine, un silence pesant régnait dans la salle. L'auditoire se regardait, interloqué, pensant soit à une mauvaise blague, soit à une mise en scène audacieuse... « peut-être une intervention pour faire le buzz sur les réseaux sociaux ? » pensèrent les quelques jeunes présents, qui commencèrent alors à écouter la conférence avec plus d'intérêt.

« J'étudie ce lieu depuis des années, tant du point de vue de la Géographie Sacrée que de l'Historiographie, basée sur les travaux préliminaires de Jean Phaure et de René Guenon. Mes recherches m'ont permis d'accumuler de nombreuses preuves sur le fait que ce lieu a une importance unique : La Tour Lacassagne est là pour protéger un secret, des forces mystérieuses qui ne doivent pas être dérangées... »

Dans le brouhaha qui commençait à emplir la salle, une voix grave sortit du lot : « En tant que membre de la société Académique d'Agen, je trouve intolérable qu'on ridiculise une conférence sérieuse avec ce type d'intervention ! On nage en plein délire, c'est du Da Vinci Code... si c'est une blague elle est de très mauvais goût ».

Devant la montée des protestations, le Docteur Sontay de l'IN-

RAP, Directeur du chantier de fouilles archéologiques, se résolut à prendre la parole : « Chers collègues, je suis le premier surpris par la tournure que prend l'intervention de Monsieur Duchesne. Je vous propose cependant de le laisser s'exprimer et de lui donner la chance de finir son intervention, qui ne doit pas dépasser dix minutes ».

Comme il le craignait, son intervention s'annonçait difficile. Mais d'un air résolu, Duchesne continua.

« Ce lieu a toujours eu une fonction sacrée, dès l'occupation Nitiobroges. Il accueillit l'un des plus vieux lieux de cultes du Lot et Garonne, l'église Saint-Caprais de Boé. C'est Cenebrun La Cassaigne, de retour de la 2ème croisade en terre sainte, qui fut le premier à construire une motte pour protéger ce lieu. Il fut aidé par son ami Augier de Bédeisan, Maître du Temple dans la bailie d'Agen. Ils avaient rapporté d'Orient une arme terrifiante et destructrice que leur Ordre leur intima de protéger. Ils choisirent donc ce lieu sacré pour enterrer ce mystérieux objet ».

« Mais Monsieur, quelles sources vous permettent d'avancer ces affabulations ? Certes cet emplacement était stratégique. Dans le cadre de l'insécurité omniprésente de l'époque, puis des luttes de pouvoir entre Français et Anglais durant la Guerre de Cent ans, la motte a été fortifiée. Pas besoin de chercher plus loin ! », s'indigna une nouvelle fois le membre de la Société Académique.

« Monsieur, je sais très bien que mon propos vous paraît très étonnant. Les preuves sont là, si j'en avais l'opportunité je vous présenterais avec plaisir tous les éléments que j'ai accumulés, mais le temps presse. Sachez juste que je descends de la famille La Cassaigne et que j'ai trouvé dans les archives familiales de nombreuses sources prouvant que la construction de la motte castrale, puis de la Tour, avaient pour but de protéger un dangereux objet venu d'Orient. Les luttes incessantes entre Anglais et Français dans la région n'avaient qu'un seul but : mettre la main sur cette arme cachée dont tous avaient entendu parler,

mais qu'ils ne purent localiser. Mon ami et confrère Jean Phaure m'avait averti dans les années 1980 de l'importance de ce lieu et de la nécessité de ne pas déterrer ce qui était caché, sans quoi la fin de notre monde approcherait. Vous comprendrez ma crainte lorsque j'ai vu que les fouilles étaient lancées. Je vous présenterai ultérieurement des sources sérieuses, mais en attendant je vous conjure d'arrêter ces fouilles ».

Un des jeunes archéologues vint signifier à monsieur Duchesne que le temps de son intervention était terminé, il fut rapidement remercié pour son intervention « originale » par la Directrice de la DRAC, qui s'empressa de donner la parole à des intervenants plus sérieux. Le propos surprenant et confus de monsieur Duchesne fut vite oublié, ses bizarries mises sous le compte de la sénilité. Le calme était revenu dans le chantier de fouilles après les visites organisées dans le cadre de la conférence, jusqu'aux évènements tragiques de vendredi 13 mai.

Cette nuit-là, le docteur Sontay s'avancait à pas feutrés sur le terrain de fouilles, avec comme seul éclairage sa lampe torche dans la nuit noire. Son adjoint l'avait prévenu, en fin d'après-midi, de la découverte d'une structure enfouie en profondeur, une sorte de caveau couvert de signes étranges. Descendant dans le tunnel aménagé par son équipe, il ne tarda pas à trouver ledit caveau, encore largement enfoui sous la terre. Parmi les symboles il reconnut les deux chevaliers montant le même cheval, sceau des Templiers. « Les sources étaient donc vraies » pensa-t-il. Déterminé, contre toutes les règles de base de son métier, il se mit à fracasser à coups de masse la lourde pierre, tel un vulgaire pilleur de tombes. Après un long effort, il réussit à briser la pierre et libérer l'accès menant à une vaste crypte. Au milieu, un coffre sans âge trônait sur une colonne gravée de la locution latine « BOnum Ex malo non fit ». Il touchait au but, celui de toute une vie : la quête qu'il avait menée en secret, avec l'aide de sa Loge, sans vraiment y croire. Son excitation et son empressement à ouvrir le coffret ne lui firent pas remarquer les bruits de pas qui se rapprochaient

derrière lui...

Le Petit Bleu du lendemain relatait un étrange incident :

« Au lieu dit La tour Lacassagne à Boé, le parquet de Maison de Garonne se remplit d'eau. D'après les premières constatations, ce sont les fouilles en cours qui en sont la cause. Elles auraient mis à jour un ancien canal souterrain directement relié à Garonne, ce qui aurait entraîné une résurgence au niveau de la tour ».

Ce n'est que plus tard dans la journée que le corps sans vie du Docteur Sontay fut retrouvé, au niveau du Pont Canal. Tous les éléments permirent de conclure à la noyade. On remarqua cependant sur son omoplate, une étrange brûlure très récente, semblable à un tatouage représentant deux cavaliers sur un même cheval.

« Un si petit bout de papier »

Agnès Déjean

Ce jour-là, la maison de Garonne ferma ses portes au public à 19 heures. Diane raccompagna les derniers visiteurs en bas, ceux qui s'étaient attardés sur la terrasse, tout en haut de la tour, au lieu dit Lacassagne. Cette tour constituait l'un des derniers vestiges d'une époque lointaine où le commerce sur la Garonne était florissant. Récemment, la municipalité avait fait de cette ruine un bâtiment magnifiquement restauré, qui avait retrouvé ses attributs d'autrefois. Elle était devenue la "maison de Garonne".

Diane ne se sentait pas très bien. Elle avait dû se tenir à la rampe pour redescendre, tout au long du robuste escalier en bois de chêne. Dès que le dernier touriste fut sorti, elle rejoignit dans la salle d'accueil la petite équipe de bénévoles, passionnés par l'histoire et le patrimoine local et la vie de leur petite ville, Boé. Tout de suite, elle se sentit mieux.

Il n'y avait pas de temps à perdre. L'équipe de bénévoles devait démonter et ranger soigneusement les panneaux d'exposition sur les poissons de Garonne – ce qui n'était pas une mince affaire – et mettre en place l'exposition sur l'activité du fleuve Garonne. Les poissons de Garonne avaient eu un franc succès, auprès des touristes, mais tout autant auprès des personnes du coin. On espérait que la nouvelle exposition attirerait encore davantage de monde. Dès le lendemain matin, cette exposition devait être ouverte au public. La maison de Garonne voulait mettre à l'honneur le fleuve Garonne et faire partager son histoire.

Diane travaillait vite, trop vite. Pour ne penser à rien. Pour

chasser cette trop grande émotion, sa surprise d'abord, mais sa colère aussi ; oui peut-être sa colère. A plusieurs reprises, elle se fit gentiment réprimander par Marco, qui supervisait le chantier. Il ne fallait pas traîner, d'accord, mais tout était fragile, les panneaux sous vitrine, les petites lampes au-dessus de chaque panneau, et un travail trop rapide risquait d'entraîner des maladresses, et de se solder par une détérioration du matériel. Diane s'exhortait au calme, sans grand succès.

A 21 heures, après deux heures de travail, les bénévoles firent une pause autour de la grande table de la salle d'accueil. Chacun sortit du panier ce qu'il avait apporté, pain, pâté, tomates, fruits du jardin, un peu de vin du vignoble voisin, et on partagea le tout sur le pouce, à la bonne franquette. Tout en mangeant, les langues se déliaient. On parlait du temps, désespérément chaud, de la sécheresse, de la pluie qu'on espérait en vain. On parlait des vacances. Et puis du chantier aussi. On espérait terminer vers 23 heures. On s'extasia devant les photos du petit-fils de Marco, un bébé souriant et potelé. Le jeune grand-père était aux anges.

Diane, d'habitude si enjouée, faisait un effort pour se joindre aux bavardages. Dire ce qui l'oppressait lui aurait fait du bien, mais elle n'osait pas. Plusieurs fois, elle hésita : allait-elle monter sur la terrasse ? Mais pourquoi, en fait ? Elle devait regarder les choses en face : pourquoi remonter sur la terrasse maintenant ? Pourquoi fouler aux pieds le parquet de bois massif ? Elle cherchait un prétexte. Oh, pas pour les autres, non ! Mais pour elle-même... Aller admirer le panorama ? Elle ne verrait plus grand chose, il faisait presque nuit. Les étoiles ? Elles n'étaient pas encore là. Elle ne s'était pas encore décidé quand Marco invita l'équipe à reprendre le travail.

Le chantier avançait, mais la fatigue aussi. Les gestes se faisaient plus lents, moins précis. D'une salle à l'autre, on s'interpellait en plaisantant, la fatigue alimentait les rires, parfois les fous rires. Diane seule ne parlait pas, ne riait pas. Elle était déso-

lée pour Marco, qui faisait équipe avec elle, dans la même salle, et qui aimait bien bavarder. Elle sentait parfois son regard peser sur elle, alors elle lui souriait d'un air las, lui disait qu'elle était fatiguée, ayant été de permanence tout l'après-midi à la maison de Garonne, pour veiller sur les visiteurs et sur l'exposition. Elle voyait bien qu'il n'était pas franchement convaincu, et elle lui savait gré de ne point insister.

Aurait-elle pu lui raconter ? Elle ne s'en sentait pas le courage. Au moment de la fermeture, en haut de la tour, il n'y avait plus que cet homme... cet homme, pas tout jeune, qui l'avait regardée avec insistance... La connaissait-il ? L'avait-elle déjà vu ? Non, elle n'en avait pas l'impression. Il tenait un morceau de papier, un tout petit bout de papier, où une écriture malhabile, tremblotante, avait griffonné au crayon un numéro de téléphone. Elle l'avait bien vu, l'homme le lui avait mis sous le nez. Elle s'était reculé, avait froncé les sourcils, se demandant ce que lui voulait cet homme, mais il avait eu cette phrase inattendue : "C'est le numéro de votre père". Elle était restée là, interdite. "Tenez !" avait insisté l'homme avec bienveillance. Elle n'avait pas tendu la main. Elle en était incapable. Il lui avait souri, comme gêné ; pris au dépourvu il s'était baissé, avait coincé le si petit bout de papier dans l'interstice entre deux lames du parquet massif. Il avait gagné l'escalier, avait descendu quelques marches, se ravisant s'était retourné et l'avait dévisagée, raidie, toujours à la même place. "Excusez-moi, avait-il soufflé. Votre père... Il aimerait bien vous connaître."

Lorsque enfin elle avait pu descendre, l'homme avait disparu. C'était quoi, cette histoire ? Cette plaisanterie ? Ce canular ? Un père ? Qui désirait la connaître, maintenant ? A 50 ans, elle n'avait plus besoin de père ! Qu'il aille au diable !

Marco, qui, en tant que responsable du chantier d'installation, avait fait un tour dans les autres salles, revint avec des biscuits qu'ils grignotèrent en échangeant quelques banalités. Diane

apprécia les friandises et la sollicitude de son coéquipier. Mais dès qu'ils se remirent au travail, les pensées l'assaillirent de nouveau.

Quel âge pouvait-il avoir, ce prétendu père ? Quatre-vingts ans, davantage sûrement. Peut-être avait-il peur de mourir sans avoir... il avait peut-être des remords... et elle...elle s'était si souvent imaginée retrouver son père ! Comme il lui avait manqué ! Mais maintenant, non ! Ce n'était plus le moment ! Tout ça à cause de quelques remords d'un vieillard ! Et puis, c'était sûrement une blague, une affreuse plaisanterie ! Cet homme, soudain, en haut de la tour Lacassagne de Boé, avec son ridicule petit papier ! Elle monterait le récupérer, oui, ce petit papier ! Et un de ces jours, elle composerait le numéro ! Elle comprendrait tout de suite, si c'était une plaisanterie ! Plaisanterie de bien mauvais goût !

Le chantier était presque fini. Une quinzaine de minutes, pas plus. Après, sans attendre, elle monterait sur la terrasse. Il valait mieux dès ce soir. Dans la nuit, on ne sait jamais, un coup de vent... Les bulletins météorologiques ne prévoyaient toujours pas de pluie, mais il fallait se méfier avec la météo. Il pouvait tomber une légère averse... le papier pourrait être trempé, les inscriptions au crayon ne seraient plus lisibles. Elle le retrouverait sans problème, ce bout de papier, coincé entre deux planches du parquet de la terrasse. Elle prendrait sa lampe électrique, elle l'avait dans son sac à main.

Tout de même, il avait l'air sincère, cet homme du haut de la tour. Gêné même. Désolé peut-être. Qui était-il ? Un ami de ce... père ? Un... fils ? Oui, pourquoi pas un fils ? Mais alors... oh non ! Se pourrait-il qu'elle ait un frère, des neveux et nièces peut-être, enfin, de la famille quelque part, elle qui n'avait eu personne, à part sa mère partie si jeune ! Elle qui n'avait personne... Elle soupira. Marco la regarda, la vit perdue dans ses pensées, comme malheureuse. Il ne dit rien.

Un appel résonna de la salle voisine. "Vous entendez ? La pluie ! Une averse !" Tous s'arrêtèrent de travailler pour mieux

écouter. Effectivement, il pleuvait ! Diane déposa en hâte à ses pieds la maquette qu'elle tenait dans ses mains, prête à s'élancer dans l'escalier. Mais une détonation retentit si puissamment que toute la tour Lacassagne en parut ébranlée. Instinctivement, les bénévoles se regroupèrent dans la salle d'accueil.

“Le tonnerre ! Comme ça ! Sans prévenir ? Hé bé, la foudre a dû tomber tout près !”

Hébétée, Diane fit un pas vers l'escalier, mais elle se sentait soudain sans force. Un autre coup de tonnerre, aussi terrible que le premier, l'arrêta. L'accès à la terrasse, à présent, devenait trop dangereux !

“Écoutez cette pluie maintenant ! Quelle force ! Quelle violence ! Ça va encore faire des dégâts !”

Diane, épuisée, fut prise de vertige. Elle revit le parquet de la terrasse, et ce si petit bout de papier... Elle chancela. Avant de perdre connaissance, et de glisser sur les tommettes fraîches, elle sentit des bras la soutenir. Les bras solides de Marco.

Pendant ce temps, dans tout le village, l'eau dévalait les murailles, menait une danse infernale sur les toits, sautait allègrement par-dessus les gouttières, engorgeait sans vergogne les caniveaux. Au lieu dit la tour Lacassagne à Boé, le parquet de maison de Garonne se remplit d'eau. Faisant taire à tout jamais un si petit bout de papier...

« L'aloise d'or »

Lionel Reus

La jeune fille de seize ans s'est levée tôt, il est six heures du matin. Il fait froid en ce début de mois de mars. En silence, elle couvre sa longue chevelure brune avec la capuche de son pull noir, se penche au-dessus de son père assis à la table de cuisine, buvant son café chaud. Elle l'embrasse tendrement sur le front.
« -Fais attention à toi Inès. Tu sais ce que tu as à faire mais sois prudente. »

« -Oui papa, ne t'inquiète pas, je sais où elle est et ce que je dois en faire. »

Père et fille sortent ensemble de la maison bâtie en vieilles pierres sans faire de bruit car à l'étage dort encore le frère ainé. Ce matin-là, l'eau encercle leur demeure.

La jeune fille monte dans la barque de pêche à fond plat. Reste debout, calée dans ses bottes en caoutchouc et se saisit de l'unique rame en bois. Elle la plonge doucement dans l'eau chargée d'alluvion et déjà la barque se meut dans un léger clapotis. Resté sur la berge, son père l'aide à s'arracher de la boue collante en poussant l'esquif. Inès glisse au fil de l'eau dans une légère brume orangée. Un premier rayon de soleil timide se hisse sur un horizon d'eau étincelante et froide.

La plaine de Boé est entièrement inondée depuis plusieurs jours. La Garonne en crue a débordé comme jamais depuis 1875. C'est la pire de toutes. Ce printemps, elle bat tous les records et malgré les digues et les embâcles elle s'étale dans les campagnes et à travers les hameaux. Boé village, Saint-Pierre de Gaubert et La Capellette ont été évacués par les autorités locales, fermant toutes les

routes et les accès bordant le fleuve. Il demeure malgré tous des petits îlots de terre comme celui où vivent Inès, son père et son frère ainé, au lieu-dit Bernède, au milieu des champs à la sortie du bourg de Boé. Ces petits atolls sont issus de longue lignée, des familles de mariniers qui savaient où construire sans être trop inquiétées par les crues centennales et loin des tumultes rapides du lit de Garonne qui charrient boues et troncs d'arbres à des vitesses foules.

Et si Inès Plantou est debout sur sa barque ce matin, au milieu des eaux calmes de la plaine en crue, dans le soleil levant, c'est pour atteindre un autre îlot à quelques centaines de mètres de la propriété familiale. Celui de la vieille tour. Car au lieu-dit La tour Lacassagne à Boé, le parquet de maison de Garonne se remplit d'eau. Et il est urgent qu'elle s'y rende avant que cette vieille forteresse de six siècles soit entièrement les pieds dans l'eau ou plus encore.

Inès a une mission. Une mission extraordinaire. Elle, descendante d'un grand marinier de Boé est mandatée par un vieux grimoire de leur Confrérie où il est écrit : « ... Qu'un jour de grande crue, une jeune fille de notre caste sauvera les boétiens de la colère de Dame Garonne... » Cette légende écrite, lue en secret lors de séances par les Grands-Maîtres successifs s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Prise au sérieux à chaque courroux du fleuve, une jeune femme de seize à dix-huit ans est choisie parmi les familles qui composent la confrérie. Jeune femme à qui le Grand-Maître du moment apprend ce qu'elle doit faire pour que la légende s'accomplisse et qu'elle sauve la population locale, et en ce jour si particulier, elle va s'y atteler. Elle qui a été désignée par ses pairs pour exaucer cette fable, avance dans la brume et les eaux stagnantes vers l'îlot du lieu-dit de la maison de Garonne.

Elle y est presque, le fond plat de la barque frotte les têtes de blés verts immergés qui poussaient dans le champ entourant la tour. Tour qui se dévoile dans la brume comme si elle sortait d'un nuage rose. La demoiselle lève les yeux sur cette haute bâtie jadis forteresse qui s'élève devant elle. Des cormorans s'envolent

du toit dans un silence de cathédrale. Elle perçoit à peine le bruit de leurs ailes. La barque stoppe net sa course contre une petite butte et déséquilibre la jeune femme qui faillit trébucher mais la rame serrée dans ses mains se plante dans la boue de la berge et la stabilise. Elle met pieds à terre.

La voilà à nouveau sur la terre ferme. Le froid l'engourdi. Elle frotte énergiquement ses mains sur ses bras pour réchauffer sa peau à travers son pull à capuche. A ses bottes, colle une terre sablonneuse à l'odeur de vase. Elle hisse la pointe de la barque sur la berge. Là, au pied de l'édifice majestueux encerclé d'eau qui brille à présent plus encore que le soleil est levé, elle se dirige vers la porte d'entrée monumentale de la tour. Celle-ci est entrouverte. Les pompiers sont venus la visiter il y a deux jours pour vérifier que personne ne serait pris au piège lors des évacuations. Inès pousse la lourde porte de bois massif qui rompt le silence d'un grincement grave. A présent ce sont les aigrettes qui fuient l'ilot, surprises par ce bruit assourdissant.

Comme prévu, le parquet est déjà sous les eaux d'infiltrations. Un rayon de soleil traversant un haut fenestron vient illuminer le mur du fond en pierres apparentes de cette immense pièce d'entrée. Cette ancienne salle d'armes, vide, baigne dans la clarté naissante de ce matin de printemps. Inès avance, de l'eau à mi-mollet, jusqu'au mur rempli de lumière. Elle scrute le mur. S'approche encore plus près en fronçant ses sourcils. Cherche quelque chose. Une trace, une marque, un signe sculpté sur une pierre... Le voilà ! C'est la gravure d'un petit poisson. A peine cinq centimètres de long. Elle tire de sa poche de pantalon un petit couteau. En déplie la lame et commence à gratter le joint qui entoure la pierre gravée. C'est le Grand-Maître qui lui a expliqué qu'il fallait qu'elle trouve ce signe et qu'elle dégage la pierre. Unique au milieu de tant d'autres. Connue de certains mais toujours regardée et admirée sans y toucher pour ne pas en dénaturer l'aspect ancien. Elle gratte et gratte encore jusqu'à desceller l'ensemble. La poussière de joint flotte dans l'air. La pierre blanche finit par céder. La

jeune fille la récupère dans ses mains et souffle un grand coup sur la gravure en forme de poisson. Les particules de poussières fines tourbillonnent au soleil comme des milliers d'étoiles. L'instant est magique. La légende est en marche.

Elle dépose la pierre à ses pieds, immergée sous l'eau, sur le parquet. Maintenant elle fouille l'espace qu'a laissé le retrait du monolithe. Elle retire de cet endroit un carré de toile grise plié en quatre. Elle l'ouvre et le déploie très délicatement comme indiqué par le Grand-Maître. Ses yeux s'écarquillent. Ses joues s'illuminent d'une couleur dorée. Un objet apparaît au milieu du carré de toile grise. C'est un petit poisson en or massif. Il scintille et brille de mille feux, éclairant le doux visage de l'ingénue. C'est l'aloise d'or. Inès l'a trouvée.

Elle se souvient des paroles que son père lui a répétées avant de pousser la barque hors de la berge :

« -Murmure lui, sauve-nous et souffle doucement dessus. Ensuite, cache la à nouveau derrière la pierre puis attends, sois patiente et contemple autour de toi. Ça doit marcher, tu dois réussir. C'est écrit dans le grimoire de notre Confrérie. »

Elle s'exécute. Presque à poser ses lèvres sur le petit poisson d'or. Elle porte le bijou à sa bouche et murmure :

« -Sauve-nous... »

Elle répète plus doucement encore : « -Sauve-nous... »

Comme un dernier soupir, elle souffle légèrement sur l'aloise qui brille de plus belle. Comme si l'intensité du métal lourd redoublait de lueur jaune ambrée. Son visage tout entier s'illumine d'un jaune vif resplendissant.

Puis au creux de sa main, elle replie délicatement le petit linge sur cette aloise d'or au pouvoir peut être magique, sinon envoutant. La redépose à l'endroit trouvé. Elle plonge sa main dans l'eau froide et récupère la pierre mouillée qu'elle replace dans le trou, au milieu des milliers d'autres pierres blanches. Caresse le poisson sculpté, se tourne et marche doucement vers la sortie.

Inès s'assoie sur la marche du seuil de l'entrée de la tour, face au lit de Garonne qui charrie encore et encore des arbres entiers arrachés aux berges. Dans son dos, le parquet de la maison de Garonne réapparaît car le liquide se retire instantanément. Elle contemple les champs autour d'elle. Les têtes de blés verts, par milliers et dans un même élan, percent la surface des eaux. La barque est entièrement posée sur la boue. L'eau recule ! La décrue s'amorce ! Voilà la légende est vraiment en marche à présent. Inès, ingénue choisie par les mariniers et qui a suivi à la lettre les écritures du grimoire de la Confrérie, a sauvé les boétiens d'une crue encore plus dévastatrice que les précédentes. Son action a déclenché un mouvement réversible immédiat.

Au loin, des sirènes de pompiers. Celles qui annoncent à la population la délivrance.

Inès distingue au loin son père dans le champ vide d'eau qui attend déjà son retour. Fier. Elle retire sa capuche et laisse ses longs cheveux bruns rouler sur ses épaules de jeune femme. Le soleil, haut, réverbère cristallin sur l'eau qui se retire à vue d'œil. Elle sourit, heureuse. La vie va reprendre ses droits dans les ruelles de Boé village quand les boues et les objets seront nettoyés. Les aigrettes sont en train de picorer les ablettes qui se débattent dans les champs vidés brutalement. Le bruit de la ville revient... Et l'aloise d'or est bien cachée dans le mur de la tour de Lacassagne. Jusqu'à la prochaine grande crue où une jeune fille de seize à dix-huit ans sera choisie pour renouer avec la légende du bijou en or. Un conseil, ne tentez pas de trouver l'aloise d'or. C'est moi, le narrateur qui ai rejointé la pierre après la décrue et j'ai crépi les pierres apparentes pour masquer le poisson sculpté. Puis j'ai rejoint ma sœur, Inès, pour une partie de pêche aux quais de Boé-Village...

« Parti dans l'espace intersidéral »

Daniel Mazats

« Mais on n'est plus chez nous ! Je ne reconnaiss plus rien ! » s'écria Georges Graunion.

Assis dans son fauteuil au premier étage de son petit appartement de Puymirrol, Georges, retraité de 86 ans, écoutait les nouvelles à la télévision. L'actualité, c'était sa passion. Il regardait sans relâche les chaînes d'informations en continu, les magazines de discussions, les documentaires et reportages. Et il ne manquait pas d'accompagner constamment ce qu'il voyait et entendait de commentaires personnels. Ancien fonctionnaire de la police dans les services de renseignements généraux, il continuait à se tenir au courant. Tout ce qui se faisait, tout ce qui se disait dans le monde entier le concernait. Il avait une opinion sur tout, plutôt pessimiste. Le monde allait à vau-l'eau. Les politiques n'étaient plus à la hauteur. Les médecins étaient incompétents, l'administration défaillante, les impôts excessifs et injustes.

La récrimination était devenue une habitude. Les autres propriétaires de la résidence en faisaient les frais régulièrement. Tout particulièrement lors de l'assemblée générale de la copropriété. Les discussions s'avéraient interminables. Georges mêlait des attaques personnelles contre les autres participants et le syndic avec de multiples considérations générales sur ce qui se passait dans le monde. Finalement, il votait régulièrement contre les décisions prises par l'assemblée. Après une dizaine d'années, personne ne pouvait plus le supporter. Les habitants de l'immeuble cherchaient à l'éviter. Il en ressentait beaucoup de rancœur au point d'envisager de vendre son appartement.

Françoise, sa femme, aurait voulu se rapprocher de son fils unique qui habitait Hendaye. Car il ne venait plus que rarement leur rendre visite. Plusieurs fois consécutives, il avait même préféré passer les fêtes de fin d'année chez les parents de sa compagne. Georges et Françoise se sentaient abandonnés. De ce fait, ils s'étaient résignés et avaient le projet d'acheter un nouvel appartement à Boé, à seulement quelques kilomètres, plus près des hôpitaux et des médecins disaient-ils. Ils avaient visité la commune à l'occasion du mariage de la fille d'un de leurs amis et le village leur avait beaucoup plu. Ils avaient été touchés par la tranquillité de cet îlot de verdure, la simplicité et le charme de la mairie, de la petite église. Ils s'étaient promenés sur les chemins bordant la Garonne et avaient admiré les collines boisées sur la rive opposée. Seule la crainte d'inondations les faisait hésiter. Ils pouvaient imaginer cette vision d'un déluge et le titre sur le journal Le Petit Bleu de l'Agenais : « Au lieu dit La tour de Lacassagne à Boé, le parquet de maison de Garonne se remplit d'eau... »

Mais un tel déménagement représentait pour le couple une redoutable épreuve. Françoise souffrait maintenant d'un cancer de l'estomac. Elle suivait un traitement lourd qui l'épuisait. Georges s'était fait opérer d'une jambe. Il se déplaçait avec l'aide d'une béquille. Quand la santé de sa femme était abordée, il ne pouvait s'empêcher de faire valoir la gravité de ses propres soucis médicaux. Françoise luttait contre le mal qui la rongeait, n'avait plus la capacité d'entretenir convenablement l'appartement. Georges restait dans ses attributions masculines, très peu enclin à participer aux travaux ménagers. De ce fait, l'appartement s'encombrat progressivement et s'encrassait. Le bureau, le balcon, le garage, le cellier étaient envahis, le salon devenait impraticable. Le frigo et le congélateur étaient surchargés de denrées périmées. Ce jour-là, Françoise ne s'étonna pas des propos de son mari. Il devait parler de ces migrants en provenance de Syrie ou du reste de l'Afrique qui tentaient de fuir la guerre ou la misère. Elle l'entendait continuellement commenter les émissions. Elle se sentait fatiguée. Elle partit se reposer dans la chambre. Georges sentait une chaleur inonder sa tête. Il trouvait le salon étrange, inhabituel. Ses pensées vagabondaient avec les images sur son poste de télévision. Confortablement installé, il avait l'impression d'être dans un rêve. À l'écran, Donald Trump, debout, avec en arrière-plan les incendies de Californie, déclarait selon le traducteur : « Non, je ne crois pas au réchauffement climatique. Je vais vous faire un magnifique climat ». En France, les gilets jaunes

avaient poussé comme des champignons. Ils occupaient les ronds-points, se répandaient dans les rues. Leurs manifestations, leurs déclarations, les violences des casseurs associés étaient commentées à longueur de journée sur les chaînes d'information. L'économiste Georges Nurdin annonçait que la prochaine crise mondiale serait probablement « plus proche du typhon dévastateur que de l'averse passagère de printemps » et que pour 2019, toutes les conditions étaient réunies pour qu'elle se produise. Tout cela confortait Georges dans ses opinions sur le devenir du monde. Les vérités qu'il ressassait se confirmaient. Mais il ressentait maintenant une sorte de distance, de sérénité même, comme s'il était moins concerné. Il se sentait anesthésié.

Puis le présentateur annonça que la Sonde Voyager II venait de quitter la zone d'influence du Soleil pour se diriger vers les constellations du Sagittaire et du Paon, à des années-lumière. Pour illustrer cette nouvelle, la chaîne diffusait une vidéo simulant le voyage de la Sonde qui avançait dans l'espace à des milliards de kilomètres de la terre. Instantanément Georges se sentit transporté derrière la sonde qui filait à une vitesse prodigieuse, dans un silence parfait. Les étoiles, toutes sortes d'astres défilaient autour de lui, un véritable feu d'artifice. C'était merveilleux. Françoise, sa femme, son ange, l'avait rejoint. Elle se serrait contre lui. Sur la plage d'Hendaye, son fils et sa compagne les regardaient en souriant et leur faisaient signe de la main. « Nous vous aimons ! ». Georges se sentait heureux, son cœur palpait, il éprouvait un véritable ravissement devant la beauté, l'immensité de l'univers. Puis, brusquement, il se sentit aspiré dans un trou noir. Le spectacle s'arrêta, lumière et son. Dans la soirée, Françoise, après s'être reposée, sortit de la chambre et revint voir son mari dans le salon. En le découvrant, elle eut instantanément une terrible intuition. Georges était toujours assis dans son fauteuil, la télécommande à la main. Il fixait de ses yeux grands ouverts le poste de télévision, le visage souriant, comme émerveillé.

Mais il n'entendait plus les bulletins d'informations qu'il affectionnait tant. Il était ... parti dans l'espace intersidéral. dernières volontés noir sur blanc parce que, vu l'engin, elle lui réservait un enterrement de bigote avec des chants d'outre-tombe. Ils écoutèrent les Stones en sifflant l'armagnac. Il avait raison le petit. Elle s'attela à tout rédiger le soir même, parce que, shit, ce genre de choses, vaut toujours mieux que ce soit réglé. Elle voulait des funérailles d'artiste.

Une gorgée d'armagnac par ci, une gorgée d'armagnac par là. Son et lumière en bord de canal, voilà ce qui la mettrait en joie. Elle déposa sur le buffet de l'entrée son projet de cérémonie dans une enveloppe cachetée au nom de sa petite-fille. Il n'y avait qu'elle qui respecterait ses dernières volontés. Elle dormit sur ses deux oreilles. Au petit matin, Keith avait juste un aller-retour à faire à Agen et c'est sûr qu'avec une voiture ce serait plus simple. Elle n'hésita pas une seconde à la lui prêter. La R5 serait devant la maison à midi. Midi trente au plus tard, lui avait-il juré la main sur le Future du No Future qui barrait sa poitrine. La R5 explosa avant même d'arriver au bout de la rue. Derrière ses volets clos elle eut une pensée pour le jeune homme que personne ne réclamerait et organisa sa plus belle sortie de scène.

Le lecteur de cassettes était chargé, l'album Let It Bleed calé sur Midnight Rambler. Dispersion des cendres au bord du canal, un soir de pleine lune, sur les riffs de guitare de Keith Richards. La lumière inondait les berges et la petite-fille n'eut aucun mal à retrouver le platane de sa Mamé. Elle suivit ses instructions à la lettre, prit le temps de remercier l'univers, la lune et l'eau quand elle repéra les éclats d'argent à la surface. Remonter le coffre. Utiliser la pince-monseigneur. Ces deux lignes prirent tout leur sens. Elle grelottait mais elle avait besoin de souffler, de laisser remonter les souvenirs avant de mettre les voiles. Elle enlaça le platane, ferma les yeux et se souvint. Une main chaude se posa contre les siennes.

- Pas de panique ma Cocotte. Pierrette m'a laissé sa guimbarde. Des habits secs t'attendent. On passe la frontière et on s'occupe de nos vies d'artistes.

Tous nos remerciements aux membres du jury:

Aubérie Bahrir

Nadège Bru

Aurore Del Fiorentino

Aurore Denis-Moigneaux

Stéphane Ferrandis

Christine Fréchet

Nicolas Mercié

Daniel Panteix

Eden Vermond

Magalie Vidal

*Et les coordinatrices du concours, Lydie Bisauta-Mole et Fanny Cardron
de la Médiathèque Municipale Camille Ripoll.*



LES MARQUE- PAGES DE BOE**1° Concours de nouvelles****Règlement**

Article 1 : A l'occasion du Forum Littéraire « Les Marque- pages de Boé » la ville de Boé et sa médiathèque organisent un concours de nouvelles ouvert à toute personne majeure résidant dans le Lot et Garonne ou un département limitrophe.

Article 2 : Le thème de ce concours est : « Dans Boé village, une onde de choc secoua brutalement le cours de la Garonne »

Cette phrase devra figurer dans la nouvelle présentée.

Article 3 : Les textes seront envoyés avant le 13 Mars 2021. Les participants enverront leur texte sous format numérique Word.doc ou docX. Afin de préserver l'anonymat, chacun enverra son texte en pièce jointe, le nom du fichier étant le titre de la nouvelle. Le nom du participant ne devra en aucun cas apparaître dans le fichier du texte. Le mail accompagnant le texte devra obligatoirement contenir les informations suivantes : nom et prénom, date de naissance, adresse, téléphone et titre de la nouvelle.

Article 4 : Le concours est gratuit. Chaque participant ne pourra envoyer qu'une seule nouvelle, celle-ci devant être dactylographiée et ne pas dépasser 10000 caractères (espaces compris) en respectant les normes suivantes :

Format : 21x29,7

Caractère : 12 Times Roman

Interligne : 1,5

Pages numérotées

Le texte sera envoyé à l'adresse suivante : mediatheque@ville-boe.fr

Article 5 :

3 prix seront décernés : le premier d'une valeur de 300€, le second d'une valeur de 150€, le troisième d'une valeur de 50€ et les dix meilleurs textes sélectionnés par le jury bénéficieront d'une publication en recueil. Outre les prix décernés, chaque lauréat présent recevra un exemplaire du recueil.

La remise des prix aura lieu le : dimanche 18 Avril 2021 à Boé (47)

Article 6 : Le jury sera composé de personnalités locales, élus, bibliothécaires, lecteurs assidus. Il se réserve le droit de ne pas attribuer tous les prix en fonction du nombre et de la qualité des textes présentés. Il ne pourra participer au présent concours.

Article 7 : Les organisateurs se réservent tout droit pour diffuser, éditer, utiliser les textes primés pendant un an. Les gagnants autorisent gracieusement toute citation de leur nom, diffusion de leur photo à des fins de promotion ou d'information sur ce concours.

Article 8 : la participation au concours implique la pleine adhésion à ce règlement et l'acceptation sans réserve des décisions du jury

Article 9 : Les organisateurs du concours souhaitent rappeler aux participants qu'une nouvelle est une œuvre de fiction généralement brève et intense, présentant des personnages peu nombreux intervenant dans des actions constituant le cœur du récit. Une nouvelle se termine par une chute originale et déroutante respectant la cohérence du récit. Le titre de la nouvelle peut donner du sens à l'intrigue.

Ils souhaitent également rappeler que tout texte raciste, injurieux ou discriminant sera rejeté.

VILLE DE

